

Mauriac intime

PAR CLAUDE ARNAUD

Qui déplore la marchandisation du désir devrait lire cette correspondance pour se remémorer les tortures auxquelles sa prohibition condamnait il y a cinquante ans encore. François Mauriac s'était voué au Christ, mais une part de lui rêvait d'unions fiévreuses avec de jeunes créatures. L'ample biographie intime que Jean-Luc Barré lui consacra récemment nous avait appris que le mariage et la paternité n'avaient fait qu'aiguiser ses attentes; on en a confirmation avec ces lettres fébriles, dont une centaine inédites, que préface et assume Caroline Mauriac, l'épouse de son fils Jean.

Sans doute l'auteur de «Thérèse Desqueyroux» s'y dissimule-t-il encore sous un ultime voile, mais nul besoin d'être thomiste ou lacanien pour saisir la nature de ses inavouables désirs: ils le poussèrent vers Jean Cocteau, Bernard Barbey ou Jacques Chazot.

On touche là au noyau brûlant d'où jaillit la sève mauriacienne, aux pins qui se consumaient dans cet homme sec dont l'œuvre sent la résine et la cendre – un incendie que le vin de messe ne faisait qu'attiser. Il y a tant de rage brimée dans ces missives qu'on en vient à penser que c'est ce verrou qui encouragea des livres chargés jusqu'à la gueule de désir, de frustration, d'amertume.

Cet époux fidèle et ce père attentif finit par faire couple avec lui-même: le catholique en souffrance enlaçait le sodomite en attente dans une ronde infernale, à l'image des danseurs de «Magic City», homme et femme selon le profil. Cette âme tiraillée entre pénitence et luxure s'infligea un supplice à la Ravillac. On en vient à soupçonner une forme d'auto-érotisme derrière ce combat titanesque contre un désir obsédant et crypté, tu et hurlé.

Il serait pourtant injuste de réduire Mauriac à cette seule lutte honteuse, désormais. L'écrivain a toute sa place dans cette correspondance et il excelle à analyser sa position dans le monde, en moraliste doublé d'un conquérant. Le citoyen en ressort grandi, au vu du courage et de la constance de ses engagements, qui le poussèrent tant de fois contre son camp, sans lui valoir la gratitude de l'«ennemi» pour autant: Mauriac n'agit là au moins que selon sa conscience et s'y autorisa les petits plaisirs inhérents à toute trahison.

Saura-t-on jamais le fin mot des ressorts de ce puritanisme exalté? Mauriac lui-même disait, pour justifier son hostilité à la diffusion de ses lettres: «Ce ne serait pas moi, puisque même de mon vivant je ne suis pas cet homme que les autres imaginent et que je ne sais pas moi-même qui je suis.» ■

«François Mauriac. Correspondance intime», réunie et présentée par Caroline Mauriac (Robert Laffont, «Bouquins», 738 p., 30 €).



François Mauriac.

« ON TOUCHE LÀ AU NOYAU BRÛLANT D'OU JAILLIT LA SÈVE MAURACIENNE. »